



Archipel

Études interdisciplinaires sur le monde insulindien

97 | 2019

Varia

Propaganda and Genocide in Indonesia: Imagined Evil

Ibarruri Sudharsono



Electronic version

URL: <https://journals.openedition.org/archipel/1179>

DOI: 10.4000/archipel.1179

ISSN: 2104-3655

Publisher

Association Archipel

Printed version

Date of publication: June 11, 2019

Number of pages: 320-323

ISBN: 978-2-910513-81-8

ISSN: 0044-8613

Electronic reference

Ibarruri Sudharsono, "Propaganda and Genocide in Indonesia: Imagined Evil", *Archipel* [Online], 97 | 2019, Online since 16 June 2019, connection on 07 December 2025. URL: <http://journals.openedition.org/archipel/1179> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/archipel.1179>



The text only may be used under licence CC BY-ND 4.0. All other elements (illustrations, imported files) may be subject to specific use terms.

On regrette cependant que le livre n'expose pas de façon critique les événements jalonnant l'histoire de la gauche, le fait par exemple que la politique Re-Ra avait tout d'abord été supportée par le premier ministre, Amir Sjarifoeddin, qui était membre du PKI. Une autre déficience est le manque d'informations sur les relations de la gauche avec les autres groupes de la société, tels que les groupes catholique et protestant, ou encore le groupe culturel du « Manifeste culturel », en particulier avant 1965, y compris l'attitude politique de la gauche envers ces divers groupes, alors que cela a constitué un paramètre important dans l'émergence, plus tard, d'un sentiment d'antipathie envers la gauche. Il est également surprenant que le livre ne consacre pas la part qu'il mérite au parcours politique de quelques figures dominantes de la gauche, comme par exemple Tan Malaka, qui poursuivit jusqu'à l'étranger la guérilla contre le gouvernement colonial en Indonésie. Vu que le livre est consacré à l'histoire de la gauche indonésienne, qui plus est à l'intention de débutants, une telle lacune laisse le sentiment d'un chaînon manquant.

On peut dire néanmoins que cet ouvrage rend compte méticuleusement du traumatisme éprouvé par les victimes politiques du gouvernement de Soeharto. Le livre, abondamment illustré, propose au lecteur de mieux concevoir la brutalité et la violence d'État de cette période. Au vu de ce catalogue de scènes de violences – entre autres, mutilations ou tortures sexuelles – on peut s'interroger cependant sur la nécessité de montrer dans le détail ces actes de sadisme dans un exposé historique. La question a été posée en relation avec la Shoah, notamment par Hannah Arendt et Claude Lanzmann, à propos de « la banalité du mal » et de « la représentation de l'horreur ». Tous deux considéraient que la représentation minutieuse d'un événement horrible était indésirable, voire indécente, car elle serait de toute façon impuissante à susciter la même terreur au lecteur et qu'elle pourrait, au contraire, conduire à une banalisation de la violence. Dans la figuration d'une scène historique, parfois « *less is more* ». Vu que l'ouvrage est consacré à l'histoire des mouvements de gauche en Indonésie, il est regrettable qu'il tende à illustrer les souffrances et les tortures plus que les mouvements eux-mêmes. Alors justement qu'un bon nombre de prisonniers politiques et d'exilés ont su préserver leur dignité, des valeurs féministes et de solidarité, et ont même eu le courage de produire des œuvres sous la menace de la tyrannie.

L'histoire de la gauche se limite-t-elle à une perspective dominée par le traumatisme ? Tel est le défi de l'histoire indonésienne face au legs mémoriel de la dictature, qui a dominé la production d'ouvrages historiques durant trois décennies, en construisant un spectre communiste pour les uns et un modèle de victime pour les autres.

Gloria Truly Estrelita

Saskia E. Wieringa and Nursyahbani Katjasungkana, *Propaganda and Genocide in Indonesia: Imagined Evil*, London – New York: Routledge Contemporary Southeast Asia Series, 2019, xvii-209 p.

Ce n'est qu'en 1978, lorsque le régime de Soeharto commença à libérer les prisonniers de Buru, que Saskia E. Wieringa, étudiante en anthropologie de l'Université d'Amsterdam, qui avait vainement cherché jusque là des organisations

défendant la difficile condition des ouvrières des fabriques de batik de Solo, découvre l'existence, avant 1965, d'une grande organisation de gauche, remarquablement active et florissante, le Gerwani, mais qui avait été détruite et calomniée par la suite. Elle eut l'occasion d'interroger, avec toutes les précautions que nécessitait l'époque, des femmes qui avaient passé plus de dix ans dans les prisons de Bukit Duri (Jakarta), Plantungan (Kendal), Bulu (Semarang) et autres.

Cette découverte décida de sa carrière. Elle fit du Gerwani son sujet de recherche, soutint sa thèse, enseigna, poursuivit son travail sur le Parti communiste et les événements de 1965, écrivit livres et articles, fit un film et prit l'initiative, en 2015, avec Nursyahbani Katjasungkana et quelques autres, de créer la fondation IPT '65 (International People's Tribunal 1965), chargée d'organiser, à La Haye, un tribunal populaire pour juger le crime de génocide de 1965.

Nursyahbani est avocate et femme politique : active au LBH (Bureau d'assistance juridique) et dans diverses organisations féministes, ainsi que députée depuis 2004. La préparation du Tribunal donna lieu à un important travail de documentation mené par une quarantaine de collaborateurs, dont ce livre, rédigé par Saskia, est le résultat.

Aujourd'hui, du fait de leur âge, les femmes ex-membres du Gerwani s'éteignent l'une après l'autre, mais l'opprobre attachée à leur nom demeure. Telle est la réalité à l'origine du livre. « Le thème central de cet ouvrage est l'origine, le contenu et l'impact de la campagne de propagande lancée immédiatement après les événements de 1965 et la stigmatisation persistante des victimes après le génocide de 1965 » (p. 3). Le premier chapitre, *Propaganda in Indonesian History*, introduit ce thème. Les auteurs soutiennent que le but de la propagande est de provoquer et légitimer le génocide, tandis que la permanence de la stigmatisation est due à l'impunité des acteurs de la terreur et à la crainte que continuent d'éprouver aussi bien les victimes que la société en général. Les êtres en proie à la peur et à l'angoisse sont aisés à manipuler.

Le deuxième chapitre, *Unanswered Questions about G30S*, expose les différentes interprétations du G30S autour de la question centrale: qui en fut le *dalang*, le maître d'œuvre ? Selon la version officielle, qui est aussi celle d'Antonie Dake, ce fut le PKI. Selon quelques analystes tels que Salim Said, Wim Wertheim et Coen Holtzappel (ainsi que A.B. Reznikov, qui n'est pas cité ici), Soekarno était impliqué. Les auteures exposent en détail les diverses opinions et laissent au lecteur le choix de juger de leur bien-fondé.

Le troisième chapitre, *The International People's Tribunal on the 1965 Crimes against Humanity*, rapporte la naissance et le déroulement du Tribunal de 2015. Un certain nombre de victimes se virent donner pour la première fois l'occasion de parler devant un forum international, tandis que le gouvernement indonésien, de même que tous les pays étrangers, n'envoyèrent aucun représentant, bien qu'ils aient été invités à participer.

Le quatrième chapitre, *The Nation Betrayed: History revisited*, examine l'origine historique de la propagande gouvernementale et du génocide, notamment en examinant l'hostilité entre les communistes et les membres d'organisations musulmanes. Il est regrettable que les auteures n'établissent pas un parallèle entre les événements de 65 et « l'Affaire » de Madiun de 1948. Dans les deux cas, la propagande du gouvernement eut pour but de permettre la liquidation des communistes et des racines du communisme, et ceci à l'aide d'armements que les États-Unis fournissaient (à la condition, en 1948, qu'ils ne soient pas employés contre les Hollandais), autrement dit, dans les deux cas, au service d'intérêts impérialistes étrangers.

Les principaux éléments de propagande dirigés contre le PKI durant l'histoire de la République, furent l'affirmation que le PKI se rebellait contre le gouvernement et qu'il était anti-nationaliste et athée. Le but était de placer les communistes en opposition aux nationalistes d'une part, aux musulmans de l'autre. Alors qu'en réalité, le PKI était on ne peut plus nationaliste et n'a par ailleurs jamais fait la moindre campagne anti-religieuse ; les membres du PKI étaient libres d'appartenir à la religion de leur choix, et nombre d'entre eux étaient musulmans. S'il y a eu des confrontations avec les chefs religieux (*kyai*), la cause en était la propriété foncière en application de la loi agraire (UUPA, Undang-Unang Pokok Agraria) et de celle sur le partage des revenus foncier (UUPBH, Undang-Undang Perjanjian Bagi Hasil) et non la religion.

La propagande de 1965 fut d'une ampleur sans précédent et d'une cruauté toute particulière envers le Gerwani. On voit là la main de la CIA. Dans un télégramme qu'il envoya au Ministère des affaires étrangères (Department of State) le 5 octobre 1965, l'ambassadeur des États-Unis à Jakarta, Marshall Green, recommandait de « répandre la nouvelle de la culpabilité, la trahison et la brutalité du PKI (cet effort prioritaire représente peut-être l'assistance immédiate la plus nécessaire que nous puissions apporter à l'armée, si nous pouvons trouver le moyen de le faire sans qu'il soit identifié comme provenant seulement ou majoritairement des EU) »¹¹.

Les accusations portées contre le Gerwani étaient pure invention. Les femmes du Gerwani n'avaient rien à voir avec les actes de cruauté et de pornographie qu'on leur prêtait; elles défendaient au contraire une morale stricte, qui s'opposait à la polygamie et à la prostitution et qui prônait l'émancipation des femmes.

Le sixième chapitre, *Women's Degradation and Homophobia: Two Sexual Moral Panics*, rapporte les tortures infligées à des jeunes filles du Gerwani totalement ignorantes. Avec un million et demi d'adhérentes, le Gerwani était la plus grande organisation féminine du monde, qui, depuis sa création, soutenait la vision de Soekarno. Elle n'était pas affiliée au PKI, mais avait prévu de le devenir au congrès qui devait se tenir en décembre 1965. Les accusations concernant la danse « Le parfum des fleurs », la torture des généraux et leur émasculatation étaient pures inventions.

Le septième et dernier chapitre, *The Complicity of the Middle Class*, discute le rôle de la classe moyenne dans le succès de la propagande gouvernementale. « Des millions d'Indonésiens ont soutenu la dictature militaire établie par le général Soeharto et ses hommes de main par leur consentement et leur silence face à la violence dont ils connaissaient l'existence, leur négation, voire leur justification de cette violence, leur docilité, leur soumission ou leur ignorance délibérée » (p. 141). L'analyse porte sur deux catégories sociales: d'une part les étudiants, qui, par de violentes manifestations, créèrent le climat donnant un sens aux massacres, d'autre part les psychologues qui mirent au point et appliquèrent les tests décidant des catégories de prisonniers, légitimant ainsi l'emprisonnement de centaines de milliers de personnes.

Il est fait mention également de deux intellectuels qui se sont plus tard repentis d'avoir pris part au renversement de Soekarno et par suite à l'élimination des communistes: Soe Hok Gie et Paul Moedigdo. On pourrait, en fait, citer également le cas du fameux Pater Beek, qui, selon les Mémoires de Oey Tjoe Tat, se rendit quatre

11. <https://history.state.gov/historicaldocuments/frus1964-68v26/d147>

fois sur la tombe de Bung Karno afin de demander pardon, ainsi que de Sarwo Edi en personne, comme le rapporte Pranoto Reksosamudro¹².

Les auteures ont raison d'affirmer que le problème de 65 ne trouve pas de solution du fait de l'impunité des coupables. On peut cependant tenter de surmonter cette impunité, notamment en invoquant le droit universel et la *compétence universelle*, grâce à laquelle, lorsqu'un pays refuse de poursuivre et de juger ses ressortissants coupables de crime contre l'humanité ou de génocide, cette action peut être entreprise par un tribunal étranger.

Ibarruri Sudharsono

Écrits intimes

WANG Gungwu, *Home is Not Here*, Singapore, Published under the Ridge Books imprint by NUS Press, National University of Singapore, 2018, 219 p., index, illustrations. ISBN 978-981-472-92-6 (casebound).

Le titre de cette autobiographie, « Notre domicile n'est pas ici », couvrant l'enfance et la scolarité d'un historien d'Asie bien connu, jusqu'à son entrée à l'Université de Malaisie en 1949, pourrait surprendre. En fait, ce titre résume les hésitations et les prises de conscience successives de l'auteur quant à son vrai domicile en rapport avec l'évolution de la conjoncture politique tant en Malaisie qu'en Chine. Dans la première partie, Wang Gungwu, répétant ce que sa mère lui avait appris, écrit (p. 22) : *I knew that China was our home* ou « Je savais que notre domicile était en Chine ». Un peu plus loin (p. 49), il précise : *Thus I grew up thinking that we were not normal in Ipoh, and that Ipoh was definitely not our home*, « J'ai donc grandi en pensant que nous n'étions pas normaux à Ipoh [Perak] et qu'Ipoh n'était définitivement pas notre chez nous. » Revenu à Ipoh en 1948, après un court séjour universitaire à Nankin en 1947 dans une Chine en proie à la guerre civile, il note alors dans la quatrième partie, Ipoh, Re-orient, (p. 197) : *In a strange way, I soon felt at home, returning to a life that I had grown with*, « D'une manière étrange, je me suis vite senti chez moi, retrouvant une vie avec laquelle j'avais grandi. » Ce séjour en Chine avait été le catalyseur qui avait permis à l'auteur de percevoir la Chine et la Malaisie sous un jour nouveau. Un peu plus loin (p. 207), ajoutant une impression qui lui vint en revisitant furtivement Ipoh, en 1960, où il ne retrouve plus ses anciens camarades, il écrit (p. 207) : *Ipoh had taught me that nothing was permanent, that change was already around the corner and that people could easily cut off of their roots* « Ipoh m'avait appris que rien n'était permanent, que le changement était toujours au coin de la rue et que les gens pouvaient facilement se couper de leurs racines. »

Wang Gungwu commence par expliquer qu'après avoir écrit un premier texte à l'usage de ses enfants et peut-être aussi de lui-même, il se convainquit que son récit pourrait également intéresser d'autres lecteurs. Il entreprit alors de le remanier et

¹²<https://narakata.com/2015/11/06/telepon-nasution-dan-sarwo-edhi-setelah-pranoto-dibebaskan/>